

Sur l'Occupation

On ne pourra pas nous reprocher d'abuser des chroniques sur « les heures les plus sombres », comme *La Croix* qui y consacre des numéros entiers (sans nous dire grâce à qui elle paraissait bien régulièrement à Limoges en ces heures-là), ou comme la télévision qui ne laisse passer aucune semaine sans un feuilleton plein de courageux maquisards et d'horribles *feldgrau*, ou comme les éditeurs : pas de mois sans roman qui évoque les grands-parents disparus dans les camps...

On entend parfois, dans un registre plus discret, quelques voix qui nous disent que ces versions dramatisées ne peuvent pas faire comprendre une période où le temps, l'attente, le calcul furent essentiels. Je voudrais donc en faire écouter quelques-unes.

Deux témoignages

Maurice Polard a connu enfant l'occupation à Tréfléz, un village côtier du Nord-Finistère. Il en a rendu l'atmosphère dans plusieurs romans et nouvelles (la meilleure, qui s'intitule « Le Rat des champs », a paru dans *La Nouvelle Revue française* de décembre 1989 ; reprise dans *Le Château du Vent*).

Dans *Confession d'un matin de Pâques* (éd. Ouest-France), il montre bien que l'atmosphère de 1942 n'est plus celle de 1941 : « Cependant les Allemands devenaient moins pittoresques. (...) Un jour, Philbert dit : *Ces salauds-là...* Or il les avait craints, sinon admirés. Même à la forge, Monsieur Jestin ne se montrait plus épressé de ferrer les chevaux allemands, et à la messe, le dimanche, quand deux ou trois soldats de l'armée d'occupation se glissaient parmi les fidèles, personne n'esquissait plus un mouvement de politesse pour les laisser passer. Tous les soirs, le clairon sonnant sur la place de l'église était repris en écho dans un autre village sans qu'un curieux s'approchât, comme dans les débuts, du musicien de service. Un peu plus tard, des avions passaient, trop haut dans le ciel pour qu'on pût les voir :

De son vrai nom Kléber Gaston Sterckeman (un de ses frères s'appelle Marceau, évidemment), il est né dans une famille nombreuse près de Dunkerque. Son père est l'assureur du port. Contre l'avis de ses parents, Kléber Gaston s'engage dans la Marine nationale à 15 ans. En 1920, il la quitte, devenu sous-officier (on dit « officier marinier »), passe le concours d'officier de la Marine marchande, mais finalement se marie en 1924 (à Marcelle Franck), a une fille en 1927, et s'installe comme expert-comptable en banlieue parisienne.

Parallèlement, il entame une carrière d'écrivain et journaliste, collabore à *L'Œuvre* et au *Merle blanc*, publie chez Flammarion deux romans antimilitaristes (tirés en partie de son expérience de la Marine en guerre) en février 1932 et mai 1935, puis, en octobre 1935, *Viande à brûler* (*Journal d'un chômeur*) dont on parle pour le Goncourt...

Antifasciste, il publie cependant en janvier 1938 un roman dont le héros critique les partis de gauche : *Antide* (allusion à *Candide*). En mars, lors de l'Anschluss, il signe *Refus de penser en chœur*, l'appel pacifiste d'Alain, Breton et

Giono dirigé contre les deux manifestes d'Union nationale (celui d'Aragon, Malraux, Colette, Montherlant, Guéhenno, Mauriac, Maritain pour l'Union nationale avec les communistes ; et en face celui de Massis, Brasillach, La Varende, Maulnier, Drieu, Ramon Fernandez, pour l'Union nationale sans les communistes).

En 1939, il est condamné à une très lourde amende pour propagande antinataliste. Mobilisé dans les territoires, il est capturé le 29 mai 1940 près de Dunkerque, puis libéré de son stalag en février 1941 comme ancien combattant de 14-18.

La prise de Singapour

Fauxbras n'a cessé de prendre des notes en 1940 (on vient aussi de les éditer : *La Débâcle*, éd. Allia, 2011).



M. Polard en 1988.



les Anglais venaient bombarder Brest. De grandes lueurs dansaient dans la nuit quelque dix minutes après leur passage... »

Mon second témoignage vient d'une coupure de presse retrouvée par hasard. Il s'agit interview de Georges Duby (1919-1996), l'historien du Moyen âge, dans... *Télérama* du 25 septembre 1991. Que faisiez-vous au temps chaud ? lui demande à peu près l'intervieweur. Quoi ! en 1942, vous faisiez votre thèse !

— Oui... Je n'ai pas pris le maquis, c'est évident, répond Duby. J'étais déjà père de famille, et très antimilitariste. Alors, tenir un fusil...

Puis, coupant court à cette inquisition, il ajoute :

— C'est une période tellement cruelle et compliquée qu'il est très difficile de porter un jugement quand on ne l'a pas vécue.

Voilà une phrase que devraient méditer les Paxton, Rouso, Azéma et autres Winock.

Un pacifiste nommé Kléber

Le troisième témoignage est un petit livre récent : *Le Théâtre de l'Occupation* (éd. Allia, 2012, 9,20 euros). L'auteur, César Fauxbras (janvier 1899-août 1968) est un personnage tout à fait étonnant, probablement plus étonnant que son œuvre, et c'est une biographie qu'il faudrait faire, plutôt que d'éditer ses manuscrits refu-

Bientôt dans notre Supplément

— La splendeur ternie
des Strauss-Kahn,
par Jean Cochet

— Le Roman de Renart,
par Robert Le Blanc

C. Fauxbras en 1950.

Il reprend son journal une fois en famille à Vincennes. Le ton est un peu aigri, sarcastique vis-à-vis de tous, y compris ses amis pacifistes. Mais très proche de l'opinion populaire. Or celle-ci, dans son ensemble, a très peu douté de la victoire des Alliés à partir de la fin de 1940. C'était également l'opinion de beaucoup de prisonniers revenus d'Allemagne début 1941 (par exemple Julien Gracq) : ils avaient mesuré, derrière les apparences, la fragilité de l'Allemagne lancée dans un combat inégal. Seule la prise de Singapour par les Japonais le 11 février 1942 fait douter un moment César Fauxbras et « baisser l'Angleterre dans l'estime de bien des gens ». Elle provoqua le suicide de Stefan Zweig au Brésil.

Fauxbras lit tout ce qu'il trouve (ou qu'on lui prête), notamment *Je Suis Partout* et *Les Décombres* de Rebatet (son seul commentaire est sur le prix : « 65 f ! »). Le 29 avril 1944, il lit le n° 1 de *Germinal* : « Eloge de Louise Michel et du social-démocrate Jaürès. (...) Note violemment anticapitaliste et antibolcheviste. (...) Ensemble : emmerdant. » Il est attentif à la persécution des juifs. Et certainement compatissant. Ce qui ne l'empêche pas de noter, le 24 décembre 1943 : « Le populo voudrait que tous les neutres se jettent dans la bagarre, évidemment. Ainsi les Juifs en 39. »

L'index et les notes d'Anthony Freestone sont un peu trop orientés à gauche (par exemple sa longue note sur Paul Colette omet de signaler que celui-ci fut gracié *sur intervention de Laval* ; sa note sur Esteva omet de dire que ce très pétainiste amiral publiait des poèmes d'Aragon, à Tunis, en 1941). Et elles ne corrigent pas toutes les erreurs de César Fauxbras, qui, peu littéraire, estropie parfois les noms, découvre ceux d'Henri Pourrat ou du cardinal Baudrillart en 1941, etc... On aimerait savoir ce que contenait l'article de La Fouchardière (dans *L'Œuvre*) que Fauxbras trouve « intéressant » le 21 mai 1942...

En juillet 1944, il note que Céline « est en train de retourner sa veste », et qu'il « s'est dégonflé » devant l'enquête de *La Gerbe* interrogeant les personnalités des arts et lettres sur la destruction de nos cathédrales « par les envahisseurs anglo-américains ». Il ignore donc que Céline est en Allemagne depuis un mois, mais qu'il a répondu, avant de partir, à l'enquête de *La Gerbe*. Le dernier article de Brasillach, en août, sera pour l'en féliciter. Cet article a été réédité récemment par le Bulletin célinien, dont l'adresse a changé au 1er septembre, j'en profite donc pour indiquer la nouvelle : c/o M. Laude-lout, Bureau Saint-Lambert, B.P. 77, B 1200 Bruxelles (le numéro : six euros).

Armand Mathieu